



Ancestralidade africana na Europa : O legado feminino na saúde psíquica da diáspora negra no mundo

Entrevista com Sylvia SERBIN
sylvia.serbin@gmail.com

por **Regina Marques de Souza Oliveira**
marquesregina@uol.com.br

DOI: <https://doi.org/10.22481/odeere.v0i4.2364>

Resumo: Entrevista realizada durante a conferência proferida por Sylvia Serbin nas atividades do “Congresso Internacional Territorialidade e Saude: desigualdades raciais e sociais em contextos locais e globais”, organizado e coordenado pelo Nucleo de Estudos e Pesquisa em Psicanalise, Identidade, Negritude e Sociedade (CCS/UFRB), ocorrido de 03 a 7 de setembro de 2014, no Centro de Ciências da Saude da Universidade Federal do Recôncavo da Bahia, em Santo Antonio de Jesus/BA.

REGINA MARQUES - Merci Madame Serbin. C'est un grand plaisir de vous accueillir dans notre maison et je vous remercie immensément pour votre générosité d'accepter notre invitation à participer au Congrès International sur Territorialité et Santé : Inégalités Raciales dans les Contextes Locaux et Globaux, organisé par le Pôle de Recherche en Psychanalyse, Identité, Négritude et Société (NEPPINS / UFRB / CCS). Le sujet de votre communication s'intitule « Histoire, identité et conséquences mentales : l'impact des recherches sur des résistances féminines africaines, sur la diaspora noire en Europe et dans le monde. Vous pourriez nous faire un résumé de votre communication ?

MADAME SYLVIA SERBIN - Alors que les femmes ont joué un rôle marquant dans l'histoire de l'Afrique, elles sont complètement absentes de la transmission de cette histoire, que ce soit dans les programmes éducatifs ou les manuels scolaires. Pour les Noirs vivant dans des pays occidentaux, cette absence d'histoire, même en dehors du simple cas des femmes, les renvoie à un vide mémoriel en tant que citoyens infériorisés par des sociétés à domination blanche.

L'accueil fait à mon livre *Reines d'Afrique et héroïnes de la diaspora noire*, et la découverte de ces résistantes africaines, a conduit de nombreux lecteurs, notamment parmi la jeune génération, à s'interroger sur leurs identités bafouées et sur les traumatismes psychiques liés au fait qu'on ne leur a proposé aucun passé valorisant auquel se raccrocher.

J'ai donc voulu porter un témoignage sur ma démarche de mise en lumière des femmes noires en tant qu'actrices historiques, ainsi que sur l'impact de ces résistantes du passé comme moteur de résistance mentale pour des jeunes noirs vivant dans des sociétés discriminantes.

REGINA MARQUES – *Dans votre expérience, l'histoire a un rôle très particulier à jouer en termes d'impact sur la santé mentale de populations discriminées dans le monde. Quels sont effectivement les aspects les plus importants de la compréhension de cette dimension, concernant notamment les populations noires ?*

MADAME SYLVIA SERBIN- Je tiens tout d'abord à remercier le Docteur Régina Marques pour m'avoir invitée à ce congrès sur *l'impact des inégalités raciales en matière de santé*, et dont l'aspect pluridisciplinaire m'a beaucoup intéressée. Vous pouvez en effet vous demander que vient faire dans un tel colloque scientifique ce témoignage sur le rôle de la connaissance de l'histoire dans la construction de l'identité et de la citoyenneté. Eh bien justement je voudrais vous montrer comment la négation ou l'occultation de cette histoire, pour des populations noires vivant en Occident, peut occasionner des traumatismes psychologiques et un profond mal-être qui accentuent leur sentiment d'être rejetés et marginalisés dans leur pays d'adoption.

Toutefois, avant de vous livrer mon propos, je voudrais me présenter rapidement. Journaliste, historienne, écrivain et chercheur, je suis née au Sénégal de parents originaires de la Martinique, dans les Antilles françaises. J'ai vécu une trentaine d'années en Afrique et autant en France. Mes études universitaires en Histoire, Journalisme et Communication se sont déroulées à Paris, ainsi qu'une partie de ma carrière professionnelle.

Dans les années 70, j'ai été la première journaliste noire à Radio France à Paris, la radio nationale française. J'ai ensuite poursuivi ma carrière en tant que responsable de la communication dans des entreprises en Côte d'Ivoire et en France, ainsi que dans une organisation internationale, l'Agence de la Francophonie.

Parallèlement à mes activités professionnelles, j'ai mené des recherches sur les femmes dans l'histoire de l'Afrique. Pourquoi ? Parce que dans mon enfance au Sénégal, les personnes âgées nous parlaient toujours des grands royaumes de l'Afrique précoloniale et, parmi les personnages illustres qui étaient cités, il y avait des femmes de pouvoir. Or, dans mes études d'histoire à Paris, quand je recherchais des informations sur ces femmes, les professeurs blancs nous disaient qu'il s'agissait de « mythes inventés par des populations primitives » !

Et puis un jour, alors que je consultais des archives militaires françaises du 19^e siècle sur la conquête coloniale, je suis tombée sur le nom d'une reine dont j'avais entendu parler dans mon enfance. C'est alors devenu pour moi comme un véritable défi, et j'ai décidé de rechercher des traces de femmes qui ont pu jouer un rôle dans l'histoire africaine. J'ai eu la chance de collecter un grand nombre d'informations satisfaisantes qui m'ont permis de rédiger mon premier livre intitulé ***Reines d'Afrique et héroïnes de la diaspora noire***, et publié à la fin de l'année 2004. C'est le premier, et unique, ouvrage consacré jusqu'ici à des femmes africaines et de la diaspora noire en tant qu'actrices historiques. Ce livre présente donc 22 portraits de femmes qui ont vécu de l'antiquité au début du 20^e siècle, et qui ont marqué l'histoire d'une quinzaine de pays. On y trouve des reines ayant dirigé des royaumes, des femmes d'influence, des guerrières comme les amazones du Dahomey et des résistantes à l'esclavage, en Afrique, en Amérique et aux Antilles.

Grâce à l'originalité de ce projet, j'ai été sollicitée par l'UNESCO pour collaborer à différents programmes, comme l'encyclopédie « ***Histoire générale de l'Afrique*** », où j'ai rédigé une contribution pour le volume 8. Le succès de mon livre m'a aussi permis de donner des **conférences sur *Les héroïnes noires de l'histoire***, dans différents pays d'Europe, d'Afrique et des Caraïbes ainsi qu'au Brésil. En 2012, j'ai également participé à la rédaction d'un programme pédagogique sur Internet, sur les femmes dans l'histoire africaine. Ce programme est consultable sur le site de l'UNESCO. En mars 2014, j'ai organisé à Brazzaville, avec le soutien de la compagnie aérienne congolaise Equatorial Airlines (ECAIR), une grande exposition de photos sur des ***Héroïnes historiques et des femmes africaines d'exception***, à l'occasion de la Journée internationale de la femme. En 2015, plusieurs de mes contributions ou collaborations ont en outre été publiées aux

éditions de l'UNESCO (en français et en anglais). Il s'agit de : ***Femmes africaines, Panafricanisme et Renaissance africaine***, ainsi que deux ouvrages pour la jeunesse publiés en anglais : ***The women soldiers of Dahomey***, et ***Njinga Mbandi, Queen on Ndongo and Matamba*** (Unesco/Harper Collins Publishers). Actuellement je travaille sur la rédaction d'un nouvel ouvrage consacré aux ***Résistances féminines dans l'histoire de l'Afrique et de la diaspora noire***.

REGINA MARQUES – *Est-ce que la découverte de résistantes historiques noires peut aider des populations noires à avoir une perception différente de leur identité ? Et quelle a été votre méthodologie de recherche pour écrire sur ces personnages ?*

SYLVIA SERBIN- En introduction à ma communication autour de l'Identité et l'Histoire, je voudrais rappeler mon ambition de contribuer à une meilleure connaissance du rôle des femmes africaines dans l'histoire. On constate en effet que le rôle historique des femmes noires n'est jamais mentionné, ni dans l'histoire universelle écrite par les Occidentaux ni dans l'historiographie académique sur l'Afrique ni dans les manuels scolaires censés faire découvrir aux jeunes générations les acteurs et évènements marquants de notre passé. Seuls les Afro-Américains, ainsi que quelques rares Etats d'Afrique anglophone et certains pays de la diaspora noire, s'attachent à valoriser les personnalités féminines de leur histoire. Pourtant, l'histoire de l'Afrique est parsemée de luttes féminines, individuelles ou collectives, qui illustrent une longue tradition d'engagement des femmes dans la défense de leur société. Du nord au sud du continent, des femmes se sont distinguées sur des scènes historiques depuis des temps très anciens. Et leur présence est attestée soit par des traditions orales, soit par des écrits d'observateurs européens sur leurs déplacements dans certains territoires africains.

J'ai donc voulu revisiter des évènements importants de l'histoire de l'Afrique et de la diaspora, à travers des femmes qui s'y sont illustrées. **Au plan méthodologique**, j'ai collecté des informations auprès de certains connaisseurs de traditions orales lors de mes différents voyages en Afrique. Puis j'ai effectué des recherches à travers des sources écrites européennes. Et c'est à partir de ces deux corpus que j'ai pu reconstituer les parcours des héroïnes présentées dans mon livre.

REGINA MARQUES – *Comment a été accueilli votre livre et que pourriez-vous dire du contexte politique, social et psychologique auquel sont confrontés les Noirs de France et d'Europe ?*

MADAME SYLVIA SERBIN - J'avoue que je ne m'attendais pas au succès et à l'impact de ce travail. D'autant que quand mon livre est sorti, je n'ai bénéficié d'aucune promotion médiatique, **sachant qu'en France quand on essaye de valoriser l'histoire ou les compétences des Noirs, vous subissez une sorte de boycott de la pensée dominante blanche.** Les communautés noires sont en effet considérées comme des citoyens de seconde zone et le discours, non officiel, mais réel, est de montrer insidieusement que la couleur de la peau est un frein à l'acceptation dans la nation française. Donc les Noirs de ce pays, même quand ils réussissent des parcours de haut niveau, par leurs études ou leurs activités, n'ont aucune visibilité sociale. Les seuls domaines où on consent à les montrer sont le sport et la musique, parce que ce sont des disciplines compatibles avec certains clichés racistes incrustés dans la mentalité française, tels que « *Les nègres ont le rythme dans le sang* », ou bien « *Ils courent vite grâce à une endurance physique liée au fait qu'ils vivaient dans un monde sauvage avec des animaux* ».

Concernant la femme noire, si on analyse les images les plus « flatteuses » utilisées pour la dépeindre dans la communication de masse véhiculée par les magazines, la télévision ou la littérature, les clichés sont du même ressort. Ainsi une sportive sera qualifiée de « gazelle noire » ; on parlera de « beauté sauvage » pour un mannequin ou de « sensualité animale » pour une amante de couleur, ou bien encore de « belle bête » pour une petite Black physiquement attrayante. Bref, des références constantes à l'animalité comme si, aujourd'hui encore, nous ne sommes pas tout à fait des humains comme les autres.

De plus, **l'histoire des Noirs en France est pratiquement absente des programmes d'éducation** qui généralement ne nous accorde aucune place positive, si ce n'est comme objets en tant qu'esclaves ou colonisés. Ce type de représentations dévalorisantes n'a jamais été renié par la France officielle qui nous oppose une injonction « *d'oubli du passé* » quand on conteste cette vision de notre identité historique. Et **quand on veut parler de notre ressenti de discriminés, on nous accuse de « communautarisme », ou de « posture victimaire », voire d'être « anti-français ».** Donc il est très mal vu de contester la propagande officielle présentant la conquête européenne et l'exploitation coloniale comme le sauvetage d'un continent obscur et barbare par des nations blanches, supérieures et généreuses.

Ce vide historique qui nous est constamment asséné, nous a même été rappelée par l'ancien président français Nicolas Sarkozy qui, lors d'un déplacement officiel au Sénégal en juillet 2007, a

osé déclarer devant un parterre d'universitaires noirs, que « *L'homme africain n'est pas assez entré dans l'histoire* », alors que le continent africain est pourtant reconnu par tous les scientifiques comme le *berceau de l'humanité*. Cet enfermement des Noirs dans une sorte de vide sociétal, est la cause de nombreux sentiments de révolte et d'un effet de déstabilisation mentale chez des sujets de la jeune génération qui ne trouvent pas leur place dans la société française, alors qu'ils sont Français.

Je vous ai donc tracé le **contexte politique, social et psychologique** auquel sont confrontés les Noirs de France, mais aussi d'Europe en général, même si en Grande Bretagne, les autorités manifestent davantage d'efforts d'intégration des minorités dans l'espace national, en termes de visibilité, d'emplois et de modèles de réussite.

Quand mon livre est paru, j'ai donné deux interviews à des sites d'information sur Internet, ciblant la communauté noire. Et là, *Reines d'Afrique* a été très vite popularisé par le bouche à oreille. J'ai donc été invitée par de nombreuses associations noires à venir parler de l'histoire que j'évoquais dans mon livre. Celle des grands empires africains précoloniaux, celle de sociétés organisées et économiquement florissantes, où les gens pratiquaient du commerce, de l'agriculture, de l'artisanat, et mangeaient à leur faim. Mais j'ai également évoqué les échanges commerciaux de longue distance de l'Afrique sub-saharienne qui existaient bien avant l'arrivée des Européens, avec l'Inde, à travers notamment le commerce caravanier transsaharien aboutissant à l'Egypte, et avec l'Italie ou l'Espagne du Moyen âge, via les ports d'Afrique du Nord.

Je leur ai aussi parlé de ces femmes d'autorité qui dirigeaient et conseillaient et des résistantes qui se battaient les armes à la main, alors que l'imagerie coloniale a toujours dépeint la femme africaine comme un être passif, effacé et soumis. Ce fut donc pour beaucoup de lecteurs et de lectrices un grand bouleversement car **l'Afrique que je décrivais était bien différente du monde barbare enseigné et diffusé depuis 5 siècles par les Européens** dans les opinions publiques internationales, mais aussi dans nos mentalités de peuples noirs.

Mais ce qui me touchait particulièrement, c'était la réaction enthousiaste du public. En effet, à la fin de mes conférences, en France mais aussi aux Antilles et dans d'autres pays d'Europe comme la Belgique, l'Autriche, la Suisse, la Grande Bretagne, de même lors de rencontres avec des jeunes Afro-américains ou Canadiens, je me suis chaque fois retrouvée entourée **de jeunes gens**

profondément émus, qui venaient me remercier de leur avoir fait découvrir une histoire dont ils n'avaient jamais entendu parler. Un jour même, un jeune ingénieur d'origine angolaise qui vivait en France depuis son jeune âge et travaillait dans une grande entreprise à Paris, est arrivé en larmes, bouleversé. Il m'a tenu les mains et m'a dit : « *Madame, pendant toutes mes années d'école, j'étais le petit nègre qui venait d'une région perçue par les Blancs qui m'entouraient comme un pays de sauvages où l'on ne faisait rien faire que dormir dans les arbres et chasser des animaux. Dans l'enseignement de l'histoire, seul l'Occident avait des personnages prestigieux, des grands conquérants, des bâtisseurs. Durant mes études d'ingénieur, j'avais mis un point d'honneur à devenir le meilleur, car ma présence de Noir semblait incongrue dans ce monde scientifique où l'on s'attendait chaque fois à ce que je ne sois pas capable de réussir. Depuis que j'ai lu votre livre, j'ai relevé la tête, j'ai retrouvé confiance, j'affirme mes compétences avec plus de force et je montre aux Blancs que je ne suis pas inférieur à eux. Car, j'ai découvert que dans mon histoire, il y a eu cette reine Angolaise, Anne Nzinga, qui au 17^e siècle a osé défier une puissance européenne et leur a résisté pendant 40 ans !* »

REGINA MARQUES - *C'est vraiment extraordinaire, ce témoignage qui nous éclaire sur la construction identitaire face à l'absence de contenu historique...*

MADAME SYLVIA SERBIN - Je dois dire que je n'ai jamais oublié ce témoignage, qui synthétise, en quelque sorte, toutes les réactions suscitées par mon livre dans la jeune génération d'Afro-descendants. À mon avis, ces réactions posent plusieurs questions : celle de la **structuration de l'identité**, celle du **rôle de l'histoire dans l'identité et dans la connaissance de soi**, celle de la **construction d'une mémoire commune** ; ou bien encore **celle de l'identité comme arme idéologique**, mais aussi comme moyen d'exclusion avec, en corollaire, tous ses dégâts psychologiques et mentaux. Ces différentes facettes nous introduisent dans une problématique assez large que nous n'allons cependant pas aborder dans ses composantes conceptuelles, mais que j'essaierai d'éclairer à travers quelques illustrations concrètes pour une meilleure perception de cette question.

L'identité s'inscrit, à mon sens, dans trois espaces : le **rapport à un contenu**, le **rapport à soi** et le **rapport à une communauté nationale**.

Arrêtons-nous au premier de ces éléments : **le rapport à un contenu**.

L'histoire joue un rôle primordial dans la création de contenus identitaires. Elle constitue un socle sur lequel les nations **créent leur propre récit de glorification** et de justification de leur existence. Elle permet aussi de susciter une **adhésion à un idéal commun transmis par des pères fondateurs** qui ont transformé un territoire en une nation. L'histoire est aussi **créatrice de liens entre différentes composantes d'une société**, et qui se reconnaissent à travers leur **culture**, leur **langue**, leur **couleur de peau**, leur **religion**, le **souvenir d'une mémoire commune** et l'acceptation des **mêmes valeurs**. Mais s'agissant des minorités raciales, comme par exemple les Antillais, rattachés à la France depuis cinq siècles et de nationalité française depuis au moins 1848, date de l'abolition de l'esclavage par ce pays, ils ont beau partager tous ces critères – langue, religion, culture, valeurs, etc., **leur couleur de peau les disqualifie** aux yeux de l'opinion blanche et les empêche d'accéder à une réelle égalité de citoyenneté. Ces populations de couleur qui se sentent Français, sont exclues de la mémoire collective, alors qu'historiquement elles ont aussi contribué à façonner ce pays.

Donc, dans une France dont le passé impérialiste, esclavagiste et colonialiste a nourri de nombreux clichés et présupposés racistes sur les communautés noires, le fait pour ces populations de n'avoir aucune référence historique à laquelle se rattacher pour contrer les images d'infériorité qui leur sont assignées, constitue un profond traumatisme. Si les générations précédentes de Noirs Français ont essayé de s'accommoder de cet état de fait, les jeunes générations, elles, ne l'acceptent pas.

Dans un monde globalisé où la communication de masse, notamment via des sites Internet, permet à n'importe quel peuple de la planète de promouvoir et de faire connaître sa culture, son passé, et ses grandes figures historiques, les jeunes Noirs de France ressentent une profonde frustration face au vide qu'on leur impose concernant la connaissance de l'histoire des territoires, des événements et des populations dont ils sont issus hors du continent européen. Pendant très longtemps, l'école française leur a appris que leurs ancêtres étaient des Gaulois (premiers habitants de la France), niant de ce fait la part de Noir qu'ils avaient historiquement en eux, en tant que descendants de peuples déportés d'Afrique par l'esclavage.

La conséquence de tout cela, c'est qu'un nombre important de jeunes issus de la diaspora noire en Europe, recherchent désespérément des contenus historiques qui leur permettraient de se construire un passé et de retrouver une humanité qui leur est refusée.

C'est ainsi qu'on a vu fleurir ces dernières années de nombreux sites Internet consacré à l'histoire des Noirs, une histoire parfois mythique car les informations qui y circulent ne sont pas toujours fiables. Mais c'est pour eux un moyen de valoriser des personnages auxquels s'identifier. De même, cette appropriation personnelle d'une « histoire noire » représente presque, pour eux, un combat idéologique qui leur permet de s'affirmer face à l'histoire blanche dominatrice. Le problème aussi, c'est que les travaux des historiens travaillant sur l'Afrique, ne s'adressent en général qu'aux cercles scientifiques, et sont donc peu accessibles au grand public. C'est pourquoi, dans ma démarche, j'ai voulu faire un travail de vulgarisation destiné au plus grand nombre, et c'est ce qui a aussi fait le succès de *Reines d'Afrique*.

REGINA MARQUES - Votre travail sur les héroïnes noires de l'histoire africaine nous permet d'observer et de comprendre certains aspects de souffrance psychique dans des populations noires discriminées, de même que la conséquence des réactions de mépris et de rejet sur l'identité de celui qui est rabaissé. Vous avez parlé de « construction identitaire face au rapport à soi ». Pourriez-vous approfondir cette notion ?

MADAME SYLVIA SERBIN - Le rapport à soi, c'est comment se construire positivement, avoir fiance en soi, s'épanouir quand on est en butte, depuis plusieurs générations à des préjugés vous réduisant à une couleur de peau méprisée. Comment ne pas être traumatisé face aux tentatives de rabaissement, d'humiliation et de marginalisation de la sphère sociale ? Comment avoir des ambitions de réussite face à des barrières, des stigmatisations sournoises, des a priori sur vos capacités et un manque total de reconnaissance quand vous êtes noir ? **Les conséquences psychologiques d'un tel ostracisme sont incalculables, notamment sur les jeunes esprits.** Et c'est la question qui est posée à notre pays, la France, mais qu'elle refuse obstinément de prendre en considération, préférant jeter en pâture médiatique le moindre délinquant noir qui commettrait une infraction, pour aboutir à la conclusion que son origine est responsable de son inadaptation à la société.

L'impact de cet aveuglement institutionnel, face au besoin identitaire des minorités noires, est encore plus marquant au niveau **du rapport à l'autre dans la communauté nationale.** Marginalisée et ostracisée par un imaginaire occidental hostile à l'altérité, et qui l'empêche d'avancer au même rythme que ses concitoyens blancs, la communauté noire est taxée de « passéiste » lorsqu'elle demande une relecture des rapports entre Blancs et Noirs trop marqués par l'esclavage et la colonisation. On l'accuse aussi de communautarisme lorsque certains de ses

membres, **refusant l'idéologie d'assimilation à la culture française, montrée comme un signe d'intégration, se réfugient dans un repli sur soi** et dans un retour à leurs cultures traditionnelles. Or **ce repli sur soi ne veut pas dire refus des autres identités qui composent l'espace national**. C'est plutôt un réflexe d'autoprotection, face à une résurgence du racisme en Europe, brandi par des partis d'extrême droite de plus en plus puissants. C'est aussi une façon d'éviter de se confronter à l'identité pesante et restrictive d'une communauté blanche oppressante.

REGINA MARQUES - Il y a aussi beaucoup de difficultés au Brésil et à Bahia malheureusement pour la population noire, face à l'expansion du racisme et aux violences qu'il génère sur la psyché et la santé mentale des personnes dans les relations ethniques et culturelles. D'après vos recherches et conclusions, quelle est la possibilité de construction identitaire face à une communauté nationale hostile aux minorités raciales ?

*MADAME SYLVIA SERBIN - Ces populations noires se sentent en effet humiliées d'être repoussés de la construction d'une société qui n'accepte pas son caractère multiculturel et considère les non-blancs comme des citoyens de seconde zone, voire des sous-hommes. C'est comme s'ils n'avaient pas existé en dehors de l'esclavage et de la colonisation dans lesquels les enferme le discours ambiant. C'est comme si **les ancêtres dont ils sont issus vivaient totalement en marge d'un monde partout ailleurs en mouvement** et donc, qu'eux-mêmes proviendraient de peuples voués à être dominés par d'autres plus intelligents et plus puissants. C'est aussi **comme si leurs ancêtres étaient les seuls peuples de l'humanité à avoir accepté docilement l'oppression et la servitude, imposées par l'Occident**. Un discrédit qui leur est constamment opposé pour les obliger à accepter une marginalisation dans les emplois les moins qualifiés, les positions les moins valorisantes et les rôles les moins épanouissants dans la société. Ce que je peux dire concernant la France, c'est que L'Etat y a créé une ou deux institutions dédiées à la lutte contre les discriminations. Mais elles n'ont aucune action notable et font plutôt de la figuration étant donné que les autorités gouvernementales ne reconnaissent pas vraiment les discriminations raciales qui existent dans le pays. Ils préfèrent prétendre que la République traite tous les citoyens de la même façon.*

Il est important de noter que ce sentiment de rejet global qui frappe les Noirs d'Europe, et de France en particulier, n'a cependant pas provoqué l'émergence d'un **sentiment spécifique d'appartenance à une identité noire** qui pousserait les différentes communautés à s'unir dans une

lutte commune contre les discriminations et les inégalités. Les quelques tentatives de certains intellectuels noirs pour fédérer les Noirs de France n'ont pas vraiment donné de résultats probants. De sorte que les réseaux associatifs noirs continuent de fonctionner selon un critère d'appartenance territoriale, c'est-à-dire entre originaires de la Guadeloupe ou de la Martinique pour les Antillais ; entre ressortissants du Mali, du Congo, du Cameroun, du Sénégal, etc., pour les Africains. Cela montre que, contrairement aux Etats-Unis où la ségrégation raciale a renforcé les liens de solidarité à l'intérieur de la communauté noire qui s'est organisée en force agissante pour mener sa lutte pour les droits civique, **le racisme en Europe a, au contraire, provoqué un repli sur soi des différentes communautés noires**. Ce qui les empêche de constituer un poids suffisamment représentatif, au plan social ou politique, pour faire entendre leurs voix. Les combats sont ici plus individuels que collectifs.

Voilà donc le tableau que je souhaitais vous présenter sur les problématiques d'inégalités raciales en Europe, ainsi que ma réflexion sur la réappropriation d'une histoire noire cachée, pour aider à la construction d'une identité plus affirmée pour nos jeunes générations noires d'Europe. C'est à ce prix, je pense, que se construira un avenir plus ouvert au respect de l'Autre dans sa différence. Mais, pour le moment, la difficulté qui se pose aux Noirs d'Europe c'est de résister au complexe d'infériorité que la société blanche essaie de leur inculquer.

REGINA MARQUES – Un grand merci Sylvia. Je pense que le cas brésilien est similaire à la réalité européenne et à la France aujourd'hui. Evidemment, il y a des différences mais la question raciale dépasse la question sociale dans le monde aujourd'hui. Au Brésil, il manque une volonté de recherche et d'investissement pour comprendre les relations entre la société et la culture, par rapport à l'origine ethnique et la citoyenneté, ainsi que l'impact de ces problématiques sur la santé mentale. Votre intervention, Sylvia, est représentative d'une situation globale. Le Brésil doit organiser plus fortement la recherche sur la santé et la santé mentale au regard des perspectives ethniques et culturelles de notre peuple. Nous, les Brésiliens, nous avons pourtant des dispositifs sociaux et législatifs importants pour combattre le racisme. C'est, par exemple, les lois 10.639/03 et 11.645/08 sur l'obligation de rendre compte de l'histoire de l'Afrique et de la Culture indigène dans les écoles à tous les niveaux. Mais s'agissant de la formation dans le domaine de la santé, et en particulier de la santé mentale, la recherche est rare et l'intérêt d'enquêter sur ces besoins n'est pas valorisé.

L'omission et le silence des psychologues et des professionnels de santé (médecins, infirmiers, etc.) sont toujours présents dans ce siècle au Brésil. Les enseignements de votre communication, et les considérations qui ressortent de votre recherche et de votre expérience sur le contexte européen, nous aideront à faire progresser la nécessité de combattre et de surmonter les lacunes en matière de recherche psychologique au Brésil, ainsi que de formation de psychologues pour les besoins du monde contemporain. Aussi, plus que jamais, la mémoire de ces résistantes féminines noires est très importante pour donner aux nouvelles générations la force de se battre et de faire surgir de nouveaux paradigmes pour la société globale, comme pour la recherche en santé et en psychologie. Merci à vous Sylvia, avec mon admiration sincère et ma gratitude.

MADAME SYLVIA SERBIN - S'il me reste quelques minutes, je voudrais vous faire découvrir rapidement quelques portraits de ces femmes résistantes qui ont marqué l'histoire de l'Afrique et de la diaspora noire, entre le 17^e et le début du 20^e siècle, et que je présente dans mes travaux.

Alguns retratos destas mulheres resistentes que marcaram a história da África



Anne Nzinga reine d'Angola, qui résista pendant une quarantaine d'années aux tentatives d'invasion portugaises sur son territoire. Elle mena elle-même les batailles et gouverna son royaume jusqu'à sa mort, en 1663, à l'âge de 82 ans.

Tradução: **Anna Nzinga: rainha de Angola**

Se opôs durante uma quarentena de anos às tentativas de invasão portuguesas sobre o seu território. Efetuou batalhas em si e governou o seu reino até sua a morte, em 1663, à idade de 82 anos.

A esquerda, o desenho de um pintor francês do 19e siècle sobre a rainha, e direita, a estátua realizada pela República angolana em 1976 em homenagem à rainha.



La prophétesse **Kimpa Vita** de l'ancien royaume du Kongo, situé entre le nord de l'Angola actuelle et la République Démocratique du Congo. Agée d'une vingtaine d'années, elle conduisit une grande révolte populaire au début du 18^e siècle contre l'influence des missionnaires portugais, accusés de vouloir déstabiliser le royaume pour préparer les conquêtes européennes. Elle a été condamnée à être brûlée vive comme hérétique, en 1706.

Tradução: **A profetisa Kimpa Vita** do antigo reino do Kongo, localizado entre o norte de Angola moderna e da República Democrática do Congo. Envelhecido 20 anos, ela liderou uma grande revolta no início do século 18 contra a influência dos missionários portugueses acusados de tentar desestabilizar o reino para preparar as conquistas europeias. Ela foi condenada a ser queimada viva como herege em 1706.



La reine Ndete Yalla du Sénégal, qui dans les années 1850 menait une résistance armée contre les troupes françaises lancées à la conquête de son territoire.

Tradução:

A rainha Ndete Yalla do Senegal, que nos anos 1850 liderou uma resistência armada contra as tropas francesas lançadas à conquista do seu território.



Yaa Asantewa, de l'ancien empire Ashanti alors situé dans le Ghana actuel. A la tête de 4000 insurgés, elle a mené la dernière grande rébellion ashanti contre les colonisateurs britanniques en l'an 1900. Après huit mois de lutte, elle a été capturée et déportée en exil aux Seychelles.

Tradução: **Yaa Asantewa, do antigo império Ashanti**, situado no Gana atual. À cabeça de 4000 insurretos, efetuou a última grande rebelião ashanti contra os colonizadores britânicos no ano 1900.

Após oito meses de luta, foi capturada e deslocada em exílio às Seychelles.



Les Amazones du Dahomey. Du 17^e au 19^e siècle, elles ont constitué le fer de lance de l'armée de l'ancien royaume du Dahomey, le Bénin d'aujourd'hui.

Tradução: **As Amazonas do Daomé**

Do século 17 ao século 19, eles eram o ferro de lança do exército do antigo reino de Daomé.

Aqui, uma imagem das mulheres que ocupavam o título de general no exército das amazonas.



La reine Ranavalona III. Dernière reine de Madagascar, elle a soutenu la résistance de son peuple contre l'invasion coloniale française. Exilée en Algérie, elle est morte en 1917.

Tradução: **A rainha Ranavalona III.**

Última rainha da Madagáscar, apoiou a resistência do seu povo contra a invasão colonial francesa. Exilada na Argélia, ela morreu em 1917.

Références:

SERBIN, Sylvia. Reines d'Afrique et héroïnes de la diaspora noire. Sépia Editions, Paris, 2004.

Sylvia Serbin: Historiadora, jornalista, escritora (Paris, França), autora do livro *Reines d'Afrique et héroïnes de la diaspora noire*, Ed. Sépia, Paris, 2004.

Regina Marques de Souza Oliveira: Pós-Doutorado em Psicologia (Desenvolveu a pesquisa *Violência e Território: Saúde Mental da População Negra no Brasil e da Diáspora Africana*, Financiamento CAPES, 2016) no Instituto dos Mundos Africanos na Escola de Altos Estudos em Ciências Sociais em Paris/França. Doutora em Psicologia Social, Psicanalista, professora da UFRB no Centro de Ciências da Saúde e no Mestrado em Relações Étnicas e Contemporaneidade na UESB-Jequié.

Artigo recebido para publicação em: Outubro de 2017.

Artigo aprovado para publicação em: Novembro de 2017.